

Pierre Gripari

La sorcière de la rue Mouffetard

ET AUTRES CONTES
DE LA RUE BROCA



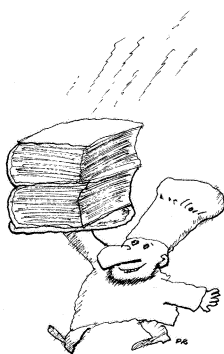
FOLIO ★
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Pierre Gripari

La sorcière
de la rue Mouffetard
et autres contes de la rue Broca

Illustrations de Puig Rosado



La Table Ronde

© Éditions de La Table Ronde, 1967, pour le texte
© Éditions Gallimard, 1980, pour les illustrations
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

Couverture : Voutch

Préface

Les enfants comprennent tout, cela est bien connu. S'il n'y avait qu'eux pour lire ce livre, l'idée ne me viendrait même pas d'y écrire une préface. Mais je soupçonne, hélas, que ces contes seront lus également par des grandes personnes. En conséquence, je crois devoir donner quelques explications.

La rue Broca n'est pas une rue comme les autres. Si vous prenez un plan de Paris, vous verrez – ou vous croirez voir – que la rue Pascal et la rue Broca coupent à angle droit le boulevard de Port-Royal. Si, confiants dans cette indication, vous prenez votre voiture et enfillez ledit boulevard en espérant tourner dans l'une ou l'autre de ces rues, vous pourrez cent fois de suite faire la navette entre l'Observatoire et les Gobelins, vous ne les trouverez pas.

La rue Broca, la rue Pascal sont donc des mythes ? me direz-vous. Que non ! Elles existent bel et bien.

Et elles vont bien, en droite ligne ou presque, du boulevard Arago à la rue Claude-Bernard. Donc elles devraient couper le boulevard de Port-Royal.

L'explication de cette anomalie, vous ne la trouverez pas sur le plan, parce que le plan n'est qu'à deux dimensions. Tel l'univers d'Einstein, Paris, en cet endroit, présente une courbure, et passe, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même. Je m'excuse d'employer ici le jargon de la science-fiction, mais vraiment il n'y a pas d'autres mots : la rue Broca, comme la rue Pascal, est une dépression, une rainure, une plongée dans le sub-espace à trois dimensions.

À présent, laissez votre voiture au garage et reprenez le boulevard de Port-Royal, mais à pied cette fois-ci. Partez des Gobelins et allez de l'avant, sur le trottoir de votre choix. À un certain moment, vous vous apercevrez que la file de maisons qui borde le boulevard présente une lacune. Au lieu de côtoyer, comme d'habitude, une boutique ou un mur d'immeuble, vous côtoyez le vide, un vide bordé d'un garde-fou pour vous empêcher d'y tomber. Non loin de là, sur le même trottoir, s'ouvre la bouche d'un escalier qui semble s'enfoncer dans les entrailles de la terre, comme celui du métro. Descendez-le sans crainte. Une fois en bas, vous n'êtes pas sous terre :

vous êtes dans la rue Pascal. Au-dessus de vous, quelque chose qui ressemble à un pont. Ce pont, c'est le boulevard de Port-Royal, que vous venez de quitter.

Un peu plus loin des Gobelins, le même phénomène se reproduit, mais cette fois pour la rue Broca.

Cela est bizarre, mais cela est.

Maintenant, laissons de côté la rue Pascal, qui est trop droite, trop large, trop courte aussi pour pouvoir accrocher le mystère, et parlons de la rue Broca seule.

Cette rue est courbe, étroite, tortueuse et encaissée. De par l'anomalie spatiale que je viens de signaler, bien qu'à chacune de ses extrémités elle débouche sur Paris, elle n'est pas tout à fait Paris. Peu éloignée, mais sur un autre plan, souterraine en plein air, elle constitue, à elle seule, comme un petit village. Pour les gens qui l'habitent, cela crée un climat tout à fait spécial.

D'abord, ils se connaissent tous, et chacun d'eux sait à peu près ce que font les autres et à quoi ils s'occupent, ce qui est exceptionnel dans une ville comme Paris.

Ensuite ils sont, pour la plupart, d'origines très diverses, et rarement parisienne. J'ai rencontré, dans cette rue, des Kabyles, des Pieds-noirs, des

Espagnols, des Portugais, des Italiens, un Polonais, un Russe... même des Français !

Enfin, les gens de la rue Broca ont encore quelque chose en commun : ils aiment les histoires.

J'ai eu bien des malheurs dans ma carrière littéraire, dont j'attribue la plus grande partie au fait que le Français en général – et en particulier le Parisien – n'aime pas les histoires. Il réclame la vérité ou, à défaut, la vraisemblance, le réalisme. Alors que moi, les seules histoires qui m'intéressent vraiment sont celles dont je suis sûr, dès le début, qu'elles ne sont jamais arrivées, qu'elles n'arriveront jamais, qu'elles ne peuvent pas arriver. J'estime qu'une histoire impossible, du seul fait qu'elle n'a pas, pour se justifier d'être, une quelconque prétention documentaire ou idéologique, a toutes les chances de contenir beaucoup plus de vérité profonde qu'une histoire simplement plausible. En quoi je suis peut-être – je dis ça pour me consoler – plus réaliste à ma manière que tous ces gens qui croient aimer la vérité, et qui passent leur vie à se laisser bêtement imposer des mensonges insipides – vraisemblables justement dans la mesure où ils sont insipides !

Et maintenant – une fois n'est pas coutume – voici une histoire vraie :

Au numéro 69 de la rue Broca (je sais, je sais !

On va encore m'accuser de Dieu sait quel sous-entendu paillard ! Et pourtant je n'y peux rien : c'est au 69, ce n'est pas au 67 ni au 71. Si vous aimez les vérités, en voilà une !) Je disais donc : au numéro 69 de la rue Broca, il y a une épicerie-buvette dont le patron, Papa Saïd, est un Kabyle marié à une Bretonne. À l'époque dont je parle, il avait quatre enfants : trois filles et un garçon (il en a eu un cinquième depuis). L'aînée des filles s'appelle Nadia, la seconde Malika, la troisième Rachida, et le petit garçon, qui était alors le dernier-né, s'appelle Bachir.

À côté de la buvette, il y a un hôtel. Dans cet hôtel, entre autres locataires, habite un certain monsieur Riccardi, italien comme son nom l'indique, également père de quatre enfants, dont l'aîné s'appelle Nicolas et le dernier, la petite dernière plutôt, s'appelle Tina.

Je ne cite pas d'autres noms, ce qui serait inutile et ne ferait qu'embrouiller.

Nicolas Riccardi jouait souvent dans la rue avec les enfants de Saïd, parce que son père était lui-même client de l'épicerie. Cela durait depuis un certain temps, et nul n'aurait songé à écrire tout cela dans un livre si, un beau jour, un étrange personnage n'avait fait son apparition dans le secteur.

On l'appelait monsieur Pierre. Il était plutôt grand, châtain, coiffé en hérisson, les yeux marron et verts, et portait des lunettes. Il avait tous les jours une barbe de deux jours (on se demandait même comment il pouvait faire pour l'entretenir dans cet état qui, pour une barbe, devrait être un état provisoire) et ses vêtements, quels qu'ils fussent, paraissaient toujours à la veille de tomber en lambeaux. Il avait quarante ans, était célibataire et habitait là-haut, boulevard de Port-Royal.

Il ne hantait la rue Broca que pour venir à la buvette, mais il y venait souvent, et à toute heure du jour. Ses goûts, d'ailleurs, étaient modestes : il semblait se nourrir principalement de biscuits et de chocolat, aussi de fruits lorsqu'il y en avait, le tout accompagné de force cafés-crème ou de thé à la menthe.

Quand on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait qu'il était écrivain. Comme ses bouquins ne se voyaient nulle part, et surtout pas chez les libraires, cette réponse ne satisfaisait personne, et la population de la rue Broca se demanda longtemps de quoi il pouvait vivre.

Quand je dis la population, je veux dire les adultes. Les enfants, eux, ne se demandaient rien, car ils avaient tout de suite compris : monsieur Pierre

cachait son jeu, ce n'était pas un homme comme les autres, c'était en vérité une vieille sorcière !

Quelquefois, pour le démasquer, ils se mettaient à danser devant lui en criant :

– Vieille sorcière à la noix de coco !

Ou encore :

– Vieille sorcière aux bijoux en caoutchouc !

Aussitôt monsieur Pierre jetait le masque, et devenait ce qu'il était : il s'enveloppait la tête dans sa gabardine, le visage restant seul découvert, laissait glisser ses grosses lunettes jusqu'au bout de son nez crochu, grimaçait affreusement, et fonçait sur les gosses, toutes griffes dehors, avec un ricanement aigu, strident, nasal, comme pourrait l'être celui d'une vieille chèvre.

Les enfants s'enfuyaient, comme s'ils avaient très peur – mais en réalité ils n'avaient pas si peur que ça, car lorsque la sorcière les serrait d'un peu près, ils se retournaient contre elle et la battaient ; en quoi ils avaient bien raison, car c'est ainsi qu'il faut traiter les vieilles sorcières. Elles ne sont dangereuses qu'autant qu'on les craint. Démasquées et bravées, elles deviennent plutôt drôles. Il est alors possible de les apprivoiser.

Il en fut ainsi avec monsieur Pierre. Quand les enfants l'eurent obligé à se révéler, tout le monde (à

commencer par lui) fut grandement soulagé, et des relations normales ne tardèrent pas à s'établir.

Un jour que monsieur Pierre était assis à une table, en compagnie de son éternel café-crème, les enfants près de lui, voici que, de lui-même, il se mit à leur raconter une histoire. Le lendemain, sur leur demande, il en raconta une autre, et puis, les jours suivants, d'autres encore. Plus il en racontait, plus les enfants lui en demandaient. Monsieur Pierre dut se mettre à relire tous les recueils de contes qu'il avait lus depuis son enfance, à seule fin de pouvoir satisfaire son public. Il raconta les contes de Perrault, des contes d'Andersen, de Grimm, des contes russes, des contes grecs, français, arabes... et les enfants en réclamaient toujours.

Au bout d'un an et demi, n'ayant plus rien à raconter, monsieur Pierre leur fit une proposition : on se réunirait, tous les jeudis après-midi, et l'on inventerait ensemble des histoires toutes neuves. Et si l'on en trouvait assez, on en ferait un livre.

Ce qui fut fait, et c'est ainsi que vint au monde le présent recueil.

Les histoires qu'il contient ne sont donc pas de monsieur Pierre tout seul¹. Elles ont été improvisées

1. Je mets à part le dernier conte, qui est inspiré du folklore russe.

par lui, avec la collaboration de son public, et ceux qui n'ont jamais créé dans ces conditions imagineront difficilement tout ce que les enfants peuvent apporter d'idées concrètes, de trouvailles poétiques et même de situations dramatiques, d'une audace quelquefois surprenante.

Je donne quelques exemples, et tout d'abord les premières phrases de La paire de chaussures :

Il était une fois une paire de chaussures qui étaient mariées ensemble. La chaussure droite, qui était le monsieur, s'appelait Nicolas, et la chaussure gauche, qui était la dame, s'appelait Tina.

Ces quelques lignes, où tout le conte est en germe, sont du jeune Nicolas Riccardi, dont la petite sœur s'appelle effectivement Tina.

Scoubidou, la poupée qui sait tout, a vraiment existé, de même que la guitare, qui fut l'amie fidèle de la patate. Et, à l'heure où j'écris, le petit cochon futé sert encore de tirelire dans la buvette de Papa Saïd.

Sur le comptoir de cette même buvette, il y eut aussi, en 1965, un bocal avec deux petits poissons : un rouge, et l'autre jaune tacheté de noir. Ce fut Bachir qui s'avisa, le premier, que ces poissons pouvaient être « magiques », et c'est pourquoi ils



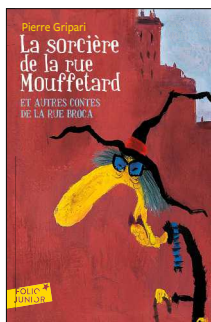
Avec **insolence** et **humour**, Pierre Gripari revisite l'univers des **contes de fées** et enchante les rues de Paris. Un régal pour tous ceux qui aiment qu'on leur raconte des histoires!

Il était une fois la ville de Paris. Il était une fois un café kabyle. Il était une fois un monsieur Pierre. Il était une fois un petit garçon nommé Bachir. Il était une fois une petite fille, une sorcière du placard aux balais, un géant aux chaussettes rouges, une paire de chaussures amoureuses, une poupée voyageuse, une fée du robinet... La rue Broca n'est assurément pas une rue comme les autres.

Illustré par Puig Rosado

FOLIO ★
JUNIOR

à partir
de 9 ans



La sorcière de la rue Mouffetard
et autres contes de la rue Broca
Pierre Gripari

Cette édition électronique du livre
La sorcière de la rue Mouffetard et autres contes de la rue Broca
de Pierre Gripari a été réalisée le 30 septembre 2020
par Nord Compo
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2020 par Novoprint
(ISBN : 9782070577071 - Numéro d'édition : 364418).

Code Sodis : N60427 – ISBN : 9782075037457
Numéro d'édition : 261930.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.